

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

ETHNOGRAPHIE DE LA MARCHE

Laugrand, Antoine
Université d'Ottawa

Date de publication : 2026-03-28

DOI : <https://doi.org/10.47854/855r6n67>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Le corps est le premier et le plus naturel instrument de l'homme. Ou plus exactement, sans parler d'instrument, le premier et le plus naturel objet technique, et en même temps moyen technique, de l'homme, c'est son corps.

Marcel Mauss, « Les techniques du corps » (1934 : 9-10)

Classée dans la catégorie « divers » des premières ethnographies, la marche a rarement été traitée au premier plan comme objet de recherche à part entière. Les sciences sociales ont dû attendre les travaux pionniers de Marcel Mauss (1934) sur « Les techniques du corps » pour qu'un intérêt scientifique se développe autour des façons de marcher. La bioanthropologie s'est intéressée à cette question bien avant les sciences sociales. Dès les débats évolutionnistes du XIX^e siècle, la bipédie est pensée comme l'un des traits distinctifs de l'humain, avant de devenir au XX^e siècle un objet central de comparaison anatomique, puis de biomécanique évolutive. Toutefois, c'est surtout au cours des deux dernières décennies, avec la multiplication des découvertes fossiles et l'analyse plus fine des structures du pied, que l'évolution locomotrice des hominins a pu être étudiée avec davantage de précision, révélant une histoire moins linéaire qu'on ne l'avait longtemps supposé. Si la bipédie distingue l'humain des autres primates par sa capacité à maintenir une locomotion durable en position verticale, cette aptitude repose sur un ensemble d'adaptations musculosquelettiques qui ont fait de la marche le mode de déplacement dominant du genre *Homo*. Les travaux récents de bioanthropologie montrent en outre que cette disposition biologique reste sensible aux conditions concrètes de mobilité et à leur transformation sociale : terrains, niveaux d'activité, usages du pied, chaussures, âge ou styles de vie influencent les ajustements morphologiques et biomécaniques de la marche humaine (DeSilva et al. 2018).

Cette capacité anatomique se double partout d'un apprentissage social et culturel. Les collectifs humains ont ainsi développé des techniques de déplacement aussi singulières que diverses, façonnées par les milieux, les usages du corps et les représentations collectives, au point de faire de la marche un *habitus*, voire un mode

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Laugrand, Antoine, 2026, « Ethnographie de la marche », *Anthropen*.
<https://doi.org/10.47854/855r6n67>

spécifique de socialisation. Révélatrice et fondatrice des rapports sociaux, mais également des milieux humains (Berque 2000), l'ethnographie de la marche s'est imposée, surtout au cours des deux dernières décennies, comme l'une des méthodes les plus fécondes de la phénoménologie en sciences humaines et sociales. Deux orientations principales se distinguent : la marche comme technique du corps, et la marche comme méthodologie de recherche.

Depuis le début du XXI^e siècle, l'ethnographie de la marche s'est imposée dans plusieurs champs – anthropologie, géographie, sociologie urbaine, études sensorielles – à la faveur d'un ensemble de déplacements théoriques plus larges : regain d'intérêt pour le territoire (Appadurai 1996), les lieux et la phénoménologie (Feld et Basso 1996), le développement des études de la mobilité et des approches sensorielles (Howes 1990). Une de ses particularités est de pouvoir se nourrir aussi facilement de l'observation participante que se combiner à d'autres outils tels que la photographie, l'audiovisuel, le film ethnographique, l'enregistrement sonore ou encore le relevé de terrain à l'aide de GPS. Mobilisée également par des chercheurs en archéologie (Tilley 1994), elle a servi à repenser les rapports entre perceptions, phénoménologie, corps, et paysage. Bien qu'elle consiste en une activité commune à tous les humains, presque banale, cette attention renouvelée à la marche s'inscrit plus largement dans le « tournant spatial » (*spatial turn*), qui replace l'espace et les lieux au centre des sciences sociales (Büscher et Urry 2009). Ce déplacement théorique s'est accompagné d'un recours croissant aux outils de cartographie et aux systèmes d'information géographique (SIG), qui ont permis de croiser approches qualitatives et quantitatives en articulant observation participante, récits et traitement spatial de données à différentes échelles.

Cette attention aux corps en mouvement dans l'espace urbain plonge toutefois ses racines dans une tradition littéraire et philosophique plus ancienne. Bien avant son entrée explicite dans les sciences sociales, la figure du marcheur a d'abord retenu l'attention de la littérature urbaine. Formulée au XIX^e siècle par Charles Baudelaire puis retravaillée par Walter Benjamin, la figure du flâneur désigne un observateur mobile, attentif aux rythmes de la foule, aux détails fugitifs et aux signes de la modernité urbaine. Plus qu'un simple promeneur, il incarne une manière d'habiter la ville où la marche suspend momentanément la finalité du déplacement pour ouvrir un mode particulier de perception du social. Benjamin en fera un révélateur des transformations sensibles, sociales et économiques de la grande ville moderne. En France, Colette Pétonnet (1982) propose avec « l'observation flottante » une posture voisine : circuler sans focalisation préalable afin de laisser émerger les régularités discrètes, les interactions ordinaires et les usages de l'espace. Michel de Certeau (1990), enfin, montre que le piéton ne se contente pas d'occuper l'espace urbain : il le détourne, l'actualise et, en un sens, le réécrit par ses trajectoires ordinaires. Cette intuition a profondément marqué les sciences humaines, en montrant que marcher est une manière de construire du sens.

Au sein de la sociologie urbaine américaine, la marche s'impose comme méthodologie dès le début du XX^e siècle. L'École de Chicago l'utilise pour cartographier les trajectoires des populations marginales, révélant des usages différenciés de l'espace urbain. Au XXI^e siècle, Margarethe Kusenbach (2003) formalise le *go-along*, « marche accompagnée » ou « parcours commenté ». Il s'agit d'accompagner les participants dans leurs déplacements ordinaires afin de saisir, au

fil du trajet, leurs perceptions de l'espace, leurs usages des lieux et les significations qu'ils attribuent à leur environnement. En suivant les parcours familiers des interlocuteurs, cette méthode fait apparaître des dimensions de l'expérience souvent moins accessibles dans l'entretien statique, telles que des souvenirs attachés aux lieux, ou des manières spécifiques d'occuper l'espace. Avec Sarah Pink (2007), la marche filmée devient un dispositif méthodologique permettant de saisir comment les lieux sont perçus, racontés et produits à travers des engagements sensoriels, corporels et narratifs. Marcher pendant une entrevue donne ainsi accès à des formes de savoir incorporés difficilement saisissables dans l'entretien assis : gestes, rythmes, perceptions, souvenirs et manières de faire exister les relations à l'espace apparaissent alors dans le mouvement même, l'itinéraire emprunté et les lieux choisis.

L'ethnographie de la marche comme méthode a été reprise par un grand nombre de chercheurs, sous des appellations variées – *walking interview*, *go-along*, *walk-along*, *mobile interviewing* – qui renvoient à une même idée : observer et produire des données en marchant. Ces travaux montrent que le déplacement favorise la parole et la narration, et demeure étroitement lié aux rythmes du parcours, aux sollicitations du paysage, et au multisensoriel du corps humain (Anderson 2004). La marche ne produit pas seulement un échange entre chercheur et interlocuteur, mais engage une relation polylogique dans laquelle le lieu traversé intervient activement dans l'élaboration du discours (Anderson, Adey et Bevan 2010).

La marche modifie en effet la structure même de l'entretien : elle déplace l'attention, relance la mémoire, fait surgir des attentions nouvelles sur les objets, les sons, les odeurs, les obstacles, les ambiances ou les rencontres. Là où l'entretien assis favorise davantage l'abstraction et la rétrospection, l'entrevue en marchant accompagne la narration par le mouvement et l'ancre dans l'expérience. L'ethnographie de la marche se distingue précisément par son caractère mobile, flexible, collaboratif, multisensoriel et fortement compatible avec d'autres méthodes qualitatives et quantitatives, tout en exigeant une attention critique à ses limites, notamment à son caractère jamais entièrement « naturel », et bien qu'elle puisse être aussi réalisée en groupe, au fait qu'elle n'ouvre pas nécessairement sur une expérience pleinement partagée de l'incorporation du mouvement et de l'espace (King et Woodroffe 2019).

Si la marche comme méthodologie de recherche a donné lieu à de nombreux travaux, son observation méticuleuse et systématique comme technique du corps demeure moins abondante dans les monographies. Inspirée de la phénoménologie de Edmund Husserl, de Martin Heidegger et de Maurice Merleau-Ponty, qui centre l'expérience vécue de « l'être-au-monde » et le corps comme ancrage perceptif (Vergunst 2018), l'ethnographie de la marche comme technique du corps s'est développée principalement au sein de l'anthropologie anglo-saxonne, notamment autour de l'Université d'Aberdeen. C'est là que Tim Ingold et Jo Vergunst ont joué un rôle majeur en publiant une série de travaux dont le plus iconique est assurément leur ouvrage collectif *Ways of Walking* (2008). Ingold (2000, 2007, 2011) y pose que les lieux ne précèdent pas le déplacement : ils se forment dans les trajectoires, les rythmes et les traces humaines, engageant corps, environnement et non-humains. La marche engage des rythmes, des apprentissages techniques, des ajustements continus et des manières spécifiques de prêter attention au monde. Cette ethnographie phénoménologique ouvre une anthropologie du mouvement attentive

aux rapports entre corps, temps et espace. Cette approche rejoint indirectement les travaux antérieurs de Marcel Mauss et Henri Beuchat (1905) sur les variations saisonnières, où les formes d'occupation spatiale apparaissaient déjà inséparables des rythmes sociaux.

Ces travaux ont stimulé un grand nombre de réflexions autour d'une anthropologie de la circulation et du mouvement (Vuilleminot 2009 ; Fontanari, de Hasque et Laugrand 2025). Comment les marcheurs emploient leur corps pour marcher ? Que disent les marcheurs eux-mêmes de leur pratique ? Pour les Wakhis du nord du Pakistan, la marche s'inscrit dans un système relationnel où circuler signifie aussi entretenir des liens entre vivants et morts. À travers des *nomus*, « dons », bergers et agriculteurs construisent collectivement par la marche des infrastructures — sentiers, ponts, abris ou canaux — auxquelles ils donnent le nom d'un proche disparu ou aimé. Ces aménagements rendent possible la circulation dans la vallée, prolongent la mémoire des défunts tout en régénérant les relations sociales : marcher sur ces chemins revient ainsi à traverser un paysage habité par des liens de réciprocité, de mémoire et d'attention mutuelle (Fontanari 2022). Aux Philippines, les Blaan de Mindanao marchent en écoutant les oiseaux pour connaître l'heure, le temps qu'il fera, ou si un danger les attend. Par l'odorat, ils décèlent la présence d'esprits malveillants, pistent leur gibier, et trouvent les plantes médicinales. Pour l'anthropologue, marcher avec ses interlocuteurs constitue aussi une technique d'observation et d'imitation : pour les suivre, il doit apprendre à marcher, à ressentir, à lire les signes, et à construire du sens avec son corps. L'ethnographie de la marche devient ainsi une modalité spécifique de production du savoir ethnographique, voire une épistémologie de recherche (Laugrand 2021).

Le lieu lui-même ne se laisse pas seulement parcourir : il suggère ses passages, impose ses détours, propose ses rythmes. Aller tout droit n'est pas toujours le meilleur itinéraire ; suivre une pente, longer une rivière, contourner une crête ou éviter une zone répond souvent à des logiques multiples. Encore faut-il ajouter que ces rythmes ne relèvent pas seulement du mouvement : les pauses, hésitations, arrêts et petits gestes d'attention par lesquels un marcheur observe, attend ou s'oriente participent eux aussi de la constitution du lieu (Vergunst 2017). Ces sensations sont toutes parties prenantes d'une expérience globale, d'une esthésie (du grec *aisthêsis*), soit la faculté d'apercevoir par les sens, de ressentir et de percevoir. Cette conception, prise comme une expérience globale, se détache donc des représentations sociales et cognitives ou de la logique, mais sans s'en séparer complètement ; elle en constitue une modalité différente. Ces ressentis font que chaque être humain crée puis vit une expérience différente avec le lieu, qu'il dote d'une autonomie, d'un pouvoir d'action, d'une agencéité, d'un esprit. En ce sens, marcher ne revient jamais à traverser un espace mort, mais à composer avec un milieu vivant. Ce que certains nomment « l'esprit du lieu » (Berque 2014), rappelle que les lieux affectent, orientent et contraignent les humains qui les traversent, et sont à penser en interaction.

L'ethnographie de la marche a déplacé l'anthropologie vers une compréhension plus expérientielle et phénoménologique du monde social et de l'espace. Là où de nombreuses approches privilégiaient les structures, les territoires ou les institutions, elle rappelle que les sociétés se fabriquent aussi dans le mouvement, dans la circulation des corps, des sens, des signes, des trajectoires et des rythmes. Marcher ne consiste pas seulement à se déplacer : c'est percevoir,

produire du sens, apprendre les lieux, les éprouver, les relier et les raconter. Dans ce mouvement se forment des savoirs, des attachements, des mémoires et des relations. C'est sans doute pourquoi l'ethnographie de la marche intéresse aujourd'hui bien au-delà de l'anthropologie : parce qu'en suivant un geste apparemment élémentaire, elle retrouve une question fondamentale – comment les humains habitent-ils le monde ?

Références

Anderson, J. , 2004, « Talking whilst walking: A geographical archaeology of knowledge », *Area*, 36 (3) : 254-261, <https://doi.org/10.1111/j.0004-0894.2004.00222.x>

——, P. Adey et P. Bevan, 2010, « Positioning place: Polylogic approaches to research methodology », *Qualitative Research*, 10 (5) : 589-604, <https://doi.org/10.1177/1468794110375796>

Appadurai, A., 1996, *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

Berque, A., 2014, « Où réside l'esprit du lieu ? », séminaire scientifique à l'Université de Corse Pasquale Paoli, Chaire Développement des territoires et innovation, vidéo en ligne, <https://www.youtube.com/watch?v=8XJYhtFAXOg>

——, 2000, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin.

Büscher, M. et J. Urry, 2009, « Mobile methods and the empirical », *European Journal of Social Theory*, 12 (1) : 99-116, <https://doi.org/10.1177/1368431008099642>

Certeau, M. de, 1990, *L'invention du quotidien*, tome 1, *Arts de faire*, Paris, Gallimard.

DeSilva, J.M., E.E. McNutt, J. Benoit et B. Zipfel, 2018, « One small step: A review of Plio-Pleistocene hominin foot evolution », *American Journal of Physical Anthropology*, 168 (S67) : 63-140, <https://doi.org/10.1002/ajpa.23750>

Feld, S. et K.H. Basso (dir.), 1996, *Senses of Place*, Santa Fe, School of American Research Press.

Fontanari, T., 2022, « The social life of pathways: Walking, giving, and building in Shimshal Valley, Pakistan », *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, 12 (2) : 525-543, <https://doi.org/10.1086/720746>

——, J.-F. de Hasque et A. Laugrand, 2025, *Corps en mouvement. Anthropologie du sensible*, Louvain-la-Neuve, Academia.

Howes, D. (dir.), 1990, « Les “cinq” sens », numéro thématique, *Anthropologie et Sociétés*, 14 (2), <https://www.erudit.org/fr/revues/as/1990-v14-n2-as785/>

Ingold, T., 2011, *Being Alive: Essays on Movement, Knowledge and Description*, Londres, Routledge.

——, 2007, *Lines: A Brief History*, Londres, Routledge.

——, 2000, *The Perception of the Environment: Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*, Londres, Routledge.

—— et J.L. Vergunst (dir.), 2008, *Ways of Walking: Ethnography and Practice on Foot*, Aldershot, Ashgate.

ISSN : 2561-5807, *Anthropen*, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Laugrand, Antoine, 2026, « Ethnographie de la marche », *Anthropen*, <https://doi.org/10.47854/855r6n67>

King, A.C. et J. Woodroffe, 2019, « Walking interviews », in P. Liamputtong (dir.), *Handbook of Research Methods in Health Social Sciences*, Singapore, Springer : 1269-1290.

Kusenbach, M., 2003, « Street phenomenology: The go-along as ethnographic research tool », *Ethnography*, 4 (3) : 455-485, <https://doi.org/10.1177/146613810343007>

Laugrand, A., 2021, *Des nomades à l'arrêt. Corps, lieux et cosmologie des Blaen de Malbulen (Philippines)*, Louvain-la-Neuve, Academia.

Mauss, M., 1936 [1934], « Les techniques du corps », *Journal de psychologie*, 32 (3-4) : 271-293, https://classiques.ugam.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/6_Techniques_corps/Techniques_corps.html

Mauss, M. et H. Beuchet, 1905, « Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimo. Étude de morphologie sociale », *L'Année sociologique*, 9 : 39-132, https://classiques.ugam.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/7_essai_societes_eskimos/essai_societes_eskimos.html

Pétonnet, C., 1982, « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, 22 (4) : 37-47, https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1982_num_22_4_368323

Pink, S., 2007, « Walking with video », *Visual Studies*, 22 (3) : 240-252 <https://doi.org/10.1080/14725860701657142>

Tilley, C., 1994, *A Phenomenology of Landscape: Places, Paths and Monuments*, Oxford, Berg.

Vergunst, J., 2017, « Key figure of mobility: The pedestrian », *Social Anthropology*, 25 (1) : 13-27, <https://doi.org/10.1111/1469-8676.12289>

—, 2018, « Phenomenology of space and the environment », in H. Callan (dir.), *The International Encyclopedia of Anthropology*, Hoboken, Wiley-Blackwell : 1-6.

Vuilleminot, A.-M., 2009, *La yourte et la mesure du monde. Avec les nomades au Kazakhstan*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant.